

Les Noces Royales  de Louis XIV

Frédérique Jourdaa

Le Soleil et la Cendre



Puisque le roi m'aime

Flammarion

Les Noces Royales  de Louis XIV

Le Soleil et la Cendre

Le 28 juillet 1659, Louis XIV quitte Fontainebleau en direction des Pyrénées pour épouser sa cousine, l'infante Marie-Thérèse, entraînant à sa suite un fastueux cortège de milliers de courtisans. Après trente années de guerre et dix années de Fronde, les négociations avec l'Espagne menées par Mazarin sont sur le point d'aboutir à la signature d'un traité de paix qui engage l'Europe tout entière et sauvera la France de la faillite. Le jeune roi est contraint de quitter sa bien-aimée, Marie Mancini. Mais les conférences s'enlisent, et le dispendieux voyage s'éternise. Alors que Mazarin et Colbert multiplient les impôts afin d'éviter la débâcle financière, Fouquet tente une partie souterraine pour réunir les deux amants. En visitant les confins de son royaume, Louis en découvre les forces et les faiblesses. Entre la passion et le pouvoir, il faudra choisir. Tous l'apprendront à leurs dépens : qui s'approche trop près du soleil sera réduit en cendres.

Frédérique Jourdaa nous dévoile un épisode méconnu du Grand Siècle : les fondations de la monarchie absolue enracinées sur les ruines fumantes des splendeurs provinciales.

Écrivain et journaliste, Frédérique Jourdaa a écrit de nombreux romans et essais parmi lesquels Le Baiser de Qumrân (XO), La Planète Attali (Le Seuil). Elle est également l'auteur du spectacle « Les Noces royales de Louis XIV », créé en septembre 2010 avec le Groupe F, sur le bassin de Neptune au château de Versailles. Depuis 2006, sur France Musique et France Culture, elle a produit plusieurs séries d'émissions.

Flammarion

*Le Soleil
et la Cendre*

DU MÊME AUTEUR

Fortune de Pierre, Calmann-Lévy, 1993.

La Route du sel de la côte atlantique, Ouest-France, 1999.

À l'opéra aujourd'hui, De Garnier à Bastille, Hachette Littératures,
2004.

Le Baiser de Qumrân, XO Éditions, 2006.

Sur les pas de Marie Madeleine (avec Olivier Corsan), Ouest-France,
2007.

La Planète Attali, Seuil, 2010.

Frédérique Jourdaa

*Le Soleil
et la Cendre*

Flammarion

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-1228-9

Pour Louise
Pour Gabrielle et Madeleine
Pour Pierre

« Un roi sans divertissement
est un homme plein de misères »

Pascal, *Les Pensées*

QUELQUES PERSONNAGES

Louis Dieudonné, Louis XIV, roi de France et de Navarre,
Sa Majesté Très Chrétienne

Anne d'Autriche, reine de France et de Navarre, fille de Phi-
lippe III d'Espagne et de Marguerite d'Autriche

Philippe d'Orléans, dit Monsieur, duc d'Anjou, frère du roi
Louis XIV

Giovanni Battista Lully, dit Baptiste, musicien, chef de la bande
des petits violons du roi

Charles de Batz-Castelmore, comte d'Artagnan, dit D'Artagnan,
capitaine-lieutenant des mousquetaires du roi

Philippe IV d'Espagne, roi d'Espagne, Sa Majesté Très Catho-
lique

Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Espagne, sa fille

Don Luis de Haro, Premier ministre d'Espagne

Don Antonio Alonzo Pimentel de Prado, diplomate, négocia-
teur du traité des Pyrénées

Jules Mazarin, Giulio Mazzarini, cardinal, Premier ministre de
France

Marie Mancini, nièce de Mazarin

Olympe Mancini, comtesse de Soissons, nièce de Mazarin

Hortense, nièce de Mazarin

Marianne, nièce de Mazarin

Le Soleil et la Cendre

Madeleine Gaillard, madame de Venel, gouvernante des enfants Mancini

Isaac Bartet, secrétaire de Louis XIV et courrier de Mazarin

Atto Melani, musicien et espion de Mazarin

Giuseppe Zongo Ondedei, évêque de Fréjus et espion de Mazarin

Jean-Baptiste Colbert, intendant du cardinal Mazarin

Nicolas Fouquet, surintendant des Finances, marquis de Belle-Île, vicomte de Vaux

Marie de Maupeou, épouse de François IV Fouquet, mère de Nicolas Fouquet

Marie-Madeleine de Castille, épouse de Nicolas Fouquet

François Fouquet, archevêque de Narbonne

Abbé Basile Fouquet, chancelier du roi

Gilles Fouquet, premier écuyer du roi

Jean Hérault, baron de Gourville, secrétaire de Fouquet, receveur des tailles de Guyenne

Jérôme de Nouveau, surintendant des Postes

Pierre-Louis Reich de Pennautier, trésorier de la province de Languedoc

Prologue

Un goût de cendre

Paris, le 26 août 1660

Le soleil d'août écrase les ruelles. Sur la place Dauphine, une foule de curieux entoure un vendeur de parures et de rubans. Une silhouette menue se dégage de l'attrouplement. D'un pas décidé, elle quitte la place et remonte à revers des badauds. Elle longe les quais de Seine et évite le pont au Change par trop bondé. Apercevant au loin la place de Grève, noire de monde, elle demeure sur les berges des îles et gagne le quai de Bourbon jusqu'au pont Marie, qu'elle traverse sans encombre. La rue des Nonaindières la ramène vers la rue Saint-Antoine, dont le bourdonnement ralentit son allure. Une fois de plus elle est en retard, mais en ce jour particulier personne n'ira lui en faire remontrance. En se protégeant les narines des remugles nauséabonds, elle finit par atteindre l'hôtel de Beauvais, cerné par une agitation fébrile. Carrosses et mousquetaires se pressent devant le porche, gardé par les valets en livrée. Essoufflée, elle s'adosse à la pierre fraîchement taillée et laisse glisser son capuchon pour ajuster quelques mèches rebelles. La nuque renversée, elle ferme les yeux. Il va falloir entrer dans ce palais où se presse la cour. Dans quelques instants, elle doit paraître à la fenêtre entre la reine, le cardinal et ses sœurs pour saluer le défilé triomphal. Comment affronter les regards emplis de curiosité et d'envie ? Que fait-elle donc ici, en ces lieux où

Le Soleil et la Cendre

se défait son histoire ? Assister vivante à ses propres funérailles, en voilà bien une destinée !

Dans la rue, elle est libre. Personne ne sait la tragédie qui la ruine. Entre les murs épais et les corridors de marbre, tout se murmure et tout se trame. Il n'y aura pas un mot, pas un sourire. Nulle question, nul geste bienveillant ? Juste le silence et une imperceptible distance, signe de l'ironie et des médisances qui l'entourent désormais.

Mais le temps file. Déjà par l'est, la rumeur enfle comme une vague venue de très loin, une vibration longue dans le sol, un martèlement sourd de sabots. Les mille chevaux du roi, le carrosse vermeil de la nouvelle souveraine ont quitté Vincennes à l'aube, dit-on. Puis, toute la matinée, Leurs Majestés ont reçu les hommages des Parisiens et de leur confrérie. Le cortège s'est ébranlé à nouveau il y a peu pour gagner le centre de Paris en franchissant les cinq immenses carrousels dressés sur son chemin. Ils viennent sans doute de passer la barrière du faubourg, où son frère est tombé il y a huit ans, dans les combats de la Fronde. Un étau glacé lui serre le cœur. Un goût de cendre dans la bouche. Paul, Laure, Alphonse, les siens, comme elle, sacrifiés.

Soudain, l'air se fait rare, elle vacille. Et puis tout bascule. La foule, les bruits, les vivats, il n'y a plus rien, rien que le passé béant comme un puits sans fond.

I

La dernière sérénade

Fontainebleau, le mercredi 10 juin 1659

Marie frissonna. La fraîcheur du petit matin tombait sur ses épaules. Elle regretta d'avoir abandonné dans l'herbe son domino de soie et monta sur la pointe des pieds les marches qui menaient à sa chambre, espérant ne pas trouver encore une fois madame de Venel, sa gouvernante, assoupie dans le fauteuil où elle l'avait attendue toute la nuit.

La fête avait été si belle. La veille, au soleil couchant, des gondoles les attendaient sur le bassin de Diane. Gramont et Vivonne se pressaient avec fébrilité autour de sa sœur Hortense, Comminges et Saint-Aignan se tenaient très proches de la princesse Henriette et de la petite Jeanne de Fouilloux. Monsieur et de Guiche s'attardaient en compagnie de Lauzun. Des musiciens les accompagnaient. La troupe avait pris le large. Les barques portant les violons du roi suivaient à distance, égrenant leurs sérénades dans la douceur nocturne. Tous ensemble, ils avaient débarqué sur l'herbe fraîche, au plus loin des fenêtres éclairées du palais. Des valets les avaient précédés pour déposer des torches portées par des trépieds. Sous la lumière des girandoles, les bosquets des jardins vibraient de mille couleurs. On avait emporté des pâtés et du vin claret. Les buffets de confits et de fruits exhalaient des parfums suaves, transformant ce point reculé des jardins en véritable île enchantée.

Le Soleil et la Cendre

— Baptiste, mon ami, Baptiste, avait-elle lancé, jouez-nous, s'il vous plaît, des airs pour réchauffer la nuit.

Esquissant une révérence, le baladin avait répondu avec un fort accent italien :

— *Con piacere, bellissima*, ici, on joue le passe-pied, la pavane, mais chez nous, en Italie, on préfère la *saltarella*, la *tarentella*...

— Une tarentelle alors, Jacopo, oui, une tarentelle, avait confirmé Marie, en sautant à terre d'un pied léger. Chez ma sœur, en sa cour d'Aix, celles de Kapsberger nous portaient jusqu'au matin.

Saisissant l'un son luth, l'autre son tambourin, les musiciens s'étaient accordés pour un air, puis un deuxième, communiquant à chacun une irrésistible envie de danser. Quand tous furent hors d'haleine, ils s'assirent sur un rocher et enchaînèrent avec une tendre villanelle reprise en chœur :

*O fronte serena
O treccie dorate,
Che'l cor mi legate
Con forte catena*¹...

À ces accents, le sourire de Marie s'était voilé. C'était la préférée de Laure, sa sœur, morte en couches quelques mois plus tôt. Le roi, instantanément, l'avait perçu.

— Lully vous déplait, madame ? Un mot de vous et je le congédie.

Pour ne pas troubler ces instants précieux, Marie avait vite retrouvé son sourire :

— Je vous en prie, Votre Majesté, n'en faites rien. Leurs accents réchauffent la brise nocturne.

— Alors pourquoi cette ombre ?

— Je pensais à cette biche que vos piqueurs avaient levé ce midi...

1. « Ô front serein, ô tresses dorées, qui liez mon cœur avec une chaîne si forte... »

La dernière sérénade

— Ne songez qu'à la fête, Marie, et aux plaisirs. La nuit est à nous, ce soir, toute à nous.

Et, plus tard, quand l'ivresse des vins s'était mêlée au vertige de la danse, quand l'on avait tourné à en perdre la tête, Louis, effleurant son opulente chevelure, lui avait murmuré à l'oreille :

— Pour cette nuit, me confierez-vous votre main ?

D'un même souffle, d'un même élan, ils avaient pris place à bord de la barque royale. Comme les marins détachaient les amarres, Louis avait écarté d'un geste impérieux les importuns qui espéraient se joindre à eux. Ils s'étaient ainsi éloignés de la rive, plongeant vers les ultimes confins du canal. Au petit matin, Marie ressentait encore très précisément le délicieux abandon de ces instants intimes.

Comme une braise ardente, le regard du roi l'avait marquée au plus profond de l'âme. Ce soir, plus encore que les autres, il ne l'avait pas quittée. Étaient-ce les chevauchées sous les frondaisons ? Les lectures studieuses près des fontaines, les ballets où leurs mains s'effleuraient, les serments échangés à l'ermitage de Franchard, à l'abri des regards ? Depuis bientôt quatre saisons, Louis le Quatorzième avait pour elle les égards que l'on réserve à une fiancée. Ne lui avait-il pas murmuré « Ma reine », lors d'un récent bal costumé où elle avait paru déguisée en bergère ? Dans la bouche d'un souverain, de tels mots prenaient tout leur sens. Et la jeune cour s'était empressée d'en faire des gorges chaudes tandis que les vieilles langues qui la traitaient de « noirette » ravalaien leur colère. Elle en arrivait presque à remercier sa mère, qui l'avait oubliée dans les couvents où elle avait parfait son éducation, et son oncle qui l'en avait sortie. Aujourd'hui, à Fontainebleau, grâce à lui, Marie scintillait de mille feux. Elle déclamait Corneille comme une vraie tragédienne. Elle savait chanter, monter à cheval. Ses longues jambes et sa taille fine en faisaient la plus souple des danseuses. Son teint mat et son opulente chevelure, l'ovale parfait de son visage, son regard à la fois tendre et mutin, tout en elle était charmant. Sa joie de vivre éveillait le rire du roi. Elle lui faisait découvrir les Antiques et l'entraînait, captif et consentant, dans les

Le Soleil et la Cendre

labyrinthes de l'Arioste ou dans les méandres de la carte de Tendre, dernière folie à la mode de mademoiselle de Scudéry. Louis n'avait plus d'yeux que pour elle.

Le roi était si aimable. D'abord, il était le roi. Mais un roi jeune, beau, fort, infatigable. Le plus beau des rois avec son regard droit, ses boucles brunes flottant librement sur ses épaules puissantes. Levé tôt le matin, passionné par la chasse. Un roi viril toujours prêt pour une cavalcade ou pour une course campagnarde avec ses chiens. Un roi joueur qui aimait railler en privé les travers de sa suite. Un roi danseur qui savait par cœur tous les pas des menuets, gaillardes et autres branles. Un roi cavaleur qui avait déjà conquis bien des cœurs, y compris ceux de ses sœurs Olympe et Hortense. Un roi ému par les larmes de Marie quand il avait manqué être emporté par les fièvres pourpres à Dunkerque. Un roi troubadour qui l'accompagnait à la guitare le soir tandis qu'elle chantait des airs d'Italie et de France. Un roi amoureux – elle osait l'espérer...

Car Marie se révélait au moins autant amante éperdue que fine stratège. Elle éprouvait, certes, pour Louis un amour de jeunesse, sans compromission ni partage, mais elle mesurait aussi son intérêt. Sur la galère somptueuse prêtée par le doge de Gênes, qui les avait déposées à Marseille en 1653, Olympe, Hortense et elle avaient eu largement le temps de rêver leur destin et de se quereller sur leurs futures conquêtes. C'était l'objet même de leur venue à la cour. Belle monnaie d'échange vive et richement dotée que ces petites Mazarines qui permettaient à leur oncle de négocier ses alliances auprès des grandes familles en France. Leurs aînées, arrivées quelques années plus tôt, avaient déjà fait de beaux mariages. Laure Martinozzi était duchesse de Modène, et Anne-Marie princesse de Conti, épouse d'Armand de Bourbon Conti, le fils du Grand Condé. Quant à Laure, sa sœur aînée si proche d'elle, elle avait tant charmé Louis de Vendôme, duc de Mercœur, cousin du roi, qu'au beau milieu de la Fronde il avait couru la chercher jusqu'à Brühl, où elle s'était exilée avec son oncle. Marie, qui avait passé les

La dernière sérénade

huit premiers mois de son séjour en France à ses côtés à Aix-en-Provence, conservait un tendre souvenir de cette femme délicate qui avait donné trois fils à son époux avant de mourir en couches. En mémoire de Laure, elle pouvait prétendre au meilleur. Et pourquoi pas le roi ? Toutefois l'idée de cette conquête ne l'aurait peut-être pas effleurée si Mazarin n'avait contraint Louis à se rendre régulièrement au chevet de Geronima, pendant la maladie qui devait lui être funeste. Étroitement surveillée par sa mère, Marie passait des journées dans ses appartements. C'est ainsi qu'elle avait croisé Louis les premières fois dans les couloirs du Louvre. Regards, sourires, mots échangés, retenus. Des premiers pas sans conséquence, car le jeune roi avait alors fort à faire avec Olympe, sa sœur, qui savait s'y prendre sans détour. À Marie, l'ombre, à Olympe, la lumière. « Les plaisirs n'étaient faits que pour elle », affirmaient les courtisans, qui notaient que « le roi la menait toujours danser ». Mais très vite, Olympe épousait Eugène-Maurice de Savoie, comte de Soissons. Les mauvaises langues murmuraient que leur premier enfant, Louis-Thomas, né six mois après leurs noces, était le fils naturel du roi. La grossesse et le mariage laissaient alors la voie libre à Marie. L'année suivante, c'est elle qui remplaçait sa sœur dans les bals et les fêtes au Louvre, à Saint-Germain. Elle qui brillait sous les regards bienveillants, lui semblait-il, de Mazarin et d'Anne d'Autriche. Ce dernier été, le temps avait été tout à eux. Son oncle était déjà fort occupé par les négociations entre l'Espagne et la France, gage du retour de la paix dans toute l'Europe. Cette diplomatie passionnait pour l'heure assez peu le roi et ses amis. À chacun son territoire. À Louis, la chasse, la musique et la danse. Mazarin gérait seul les affaires du royaume, n'exigeant de son filleul que des apparitions régulières en Conseil des ministres. Et encore, bien souvent, pris d'un soudain désir de partager avec Marie une escapade en forêt ou un pas de danse, Louis s'évadait à peine l'ordre du jour énoncé. Même le projet de mariage formé entre Sa Majesté et Marguerite princesse de Savoie prêtait à rire. Au cœur de l'hiver toute la cour était partie, en grand train, visiter

Le Soleil et la Cendre

la promesse. Marie s'en était inquiétée, bien sûr, mais le voyage s'était vite mué pour Louis et elle en balade amoureuse. Jusqu'à l'accélération nouvelle des négociations de la paix. Tout devenait possible et la cour devait, toutes affaires cessantes, s'apprêter à rejoindre la frontière d'Espagne pour présenter au roi une nouvelle fiancée, l'infante Marie-Thérèse d'Autriche, sa cousine deux fois germaine, une poupée replète en habit rouge.

Sans éveiller sa chambrière qui dormait dans le cabinet voisin, elle ôta sa robe en soie, délaça adroitement ses jupons et se glissa dans les draps de lin frais. Les yeux clos, les muscles assouplis par la danse, elle sourit à nouveau en pensant aux bonheurs de la soirée. Mais les événements en cours l'empêchaient de se laisser aller au sommeil. Depuis quelques jours, la cour ne bruissait plus que des rumeurs du départ. Chacun se préparait, commandait costumes, meubles et carrosses. Elle s'y mêlait peu à peu, à regret. Le roi lui promettait qu'il n'aimait qu'elle, qu'il le lui prouverait bientôt et qu'il en serait de ce voyage comme du précédent : une promenade de courtoisie. Marie l'espérait de tout son cœur et elle aurait aimé que Louis la rassure encore. Qu'importe, du moment qu'elle en serait, un tel amour ne se pouvait désunir. Telle fut sa dernière pensée avant de s'assoupir enfin.

II

Les chevaux du roi

Palais du Louvre, le dimanche 21 juin 1659

Dehors, on pousse, on tire, on piétine. Les yeux clos, Marie éprouve la très irritante sensation d'avoir posé, il y a quelques instants seulement, la tête sur son oreiller quand le vacarme finit par la tirer de son sommeil. Elle aimerait prolonger son rêve, revivre infiniment les tendres instants de Fontainebleau. Comme elle déteste le bruit incessant de Paris ! La lumière pénètre hardiment par les courtines entrouvertes. Il doit être tard. Pourtant, madame de Venel n'est point passée l'éveiller comme chaque matin. Elle rejette les draps, s'assied au bord de la ruelle et pose son pied nu sur le parquet chauffé par le soleil. En bâillant, elle se dirige vers la fenêtre et entrouvre les croisées.

Tenus par des palefreniers, deux chevaux blancs entrent par le porche de la cour : un étalon et une jument, presque semblables, aux robes crème, à la fois fines et solides, avec un poitrail large et des jambes hautes. Marie les regarde se frayer un passage entre les ballots et les colis. Leurs crinières soyeuses frissonnent légèrement sur leurs encolures comme les boucles des sirènes. Pour qui sont ces montures ? Son oncle lui en destinerait-il une pour le prochain voyage ? Les bêtes s'agitent et malmènent les écuyers. Gêné sans doute par un éclat de lumière, le mâle tente un écart, tirant un peu plus sur son licol.

Le Soleil et la Cendre

De ses deux grands yeux sombres apeurés, il cherche un lieu pour s'échapper, quand deux laquais se précipitent et le saisissent, de chaque côté de la crinière. Depuis le début de la scène, Marie se retient pour ne pas descendre en courant. Vite, elle tire la sonnette de sa femme de chambre pour s'habiller et les voir de près.

Si la demoiselle Mancini levait les yeux, elle apercevrait une silhouette s'effaçant derrière les croisées d'un rideau. Jules Mazarin non plus n'a pas perdu un instant de la scène. Debout, près d'un imposant secrétaire en ébène aux pieds sculptés, vêtu simplement d'une chemise blanche et d'un pourpoint noir, le cardinal ressemble fort peu à un prélat. À cinquante-sept ans, sans le rouge et les frisottis qu'il affectionne comme à la comédie italienne, c'est encore un homme de belle prestance, narines larges et menton volontaire qu'arrondit une moustache un peu floue. Dans ce visage poli se lit la fréquentation de toutes les cours d'Europe, les compromis et les bassesses avalées pour conquérir les premières places. Vingt-cinq années au service de la France n'ont pas gommé tout à fait son accent italien. Seul le regard sombre et calculateur concentre encore l'implacable braise du Sud, inassouvie. Maîtrisant son agacement, il se tourne vers l'homme qui se tient debout près de lui.

— Monsieur Fouquet, qu'est-ce que ces chevaux ?

— Monseigneur, les chevaux du roi, répond le personnage avec une pointe de fierté dans la voix. Les plus beaux et les plus doux que nous avons trouvés ainsi que vous nous l'avez commandé.

— Ils mènent grand train au milieu de la cour, vos chevaux.

— C'est qu'ils attendent depuis l'aube aux écuries d'être présentés à Votre Éminence. L'agitation, la chaleur, la soif ont eu raison de leur patience, se défend le premier écuyer, sans ajouter qu'il stationne lui-même depuis le petit matin dans l'antichambre cardinale.

— Nous avons demandé des montures bien souples. Le cheval du roi ne peut être indocile. Dans quelques semaines, Sa Majesté entrera dans les villes de ses provinces, il fera parader ses armées. Tout doit être parfait. Et aussi le cheval.

— Si Votre Éminence se donne la peine de descendre les voir de près, elle verra que ses demandes sont satisfaites.

Mazarin se frotte les yeux. Il est debout depuis l'aube. La lecture et le commentaire des missives des envoyés d'Italie, d'Espagne et de Hollande avec de Lionne l'ont épuisé. Il n'a disposé que de quelques minutes de répit pendant le trajet entre le palais Mazarin et le Louvre.

— Nous apprécierons en effet de faire quelques pas, allons-y !

Tout heureux, le jeune homme tourne vite les talons, prêt à dévaler les marches pour retrouver l'air libre.

— Tout doux, monsieur le chevalier, le rappelle le cardinal, donnez-moi le bras pour descendre et racontez-moi un peu de quelle campagne arrivent ces fiers destriers.

Gilles Fouquet revient sur ses pas :

— D'Andalousie, Votre Éminence. Ils sont de la race lipizane, qui descend, dit-on, des centaures. Je suis allé tout exprès m'assurer de l'élevage. J'ai ramené les meilleurs moi-même à petites étapes.

— Vous avez pris beaucoup de soin pour Sa Majesté. Nous vous en serons reconnaissants.

Mazarin sait distiller à merveille le fiel et le miel. C'est nécessaire, mais pas suffisant, dans le monde où il a appris à survivre. Se retenir toujours, se maîtriser, plier l'échine devant les grands, séduire les petits, les mettre en confiance pour qu'ils s'expriment, se confient, se déploient, puis les laisser sur le bord du chemin, soulagés du meilleur. Il aime bien ce Gilles qu'il a promu premier écuyer. Le frère du surintendant des Finances est un jeune homme d'agréable tournure. Les traits fins, sveltes et élégants comme son aîné. Son regard révèle une nature intelligente et malléable encore. Il peut rendre de grands services. Aussi Mazarin le tient-il tout près, distribuant habilement pièges et flatteries, sermons et récompenses. Connaissant ses qualités équestres, il lui a confié les Écuries royales, une pièce maîtresse.

Le garçon ne cache pas sa joie de faire quelques pas aux côtés de l'homme le plus puissant de France. Par un prodige très politique, la vue seule de la robe rouge suffit à écarter la

Le Soleil et la Cendre

foule de courtisans et de serviteurs qui encombrant les couloirs. À pas tranquilles, ils descendent l'escalier en trois fois moins de temps qu'il n'en a mis tout à l'heure pour accéder au Premier ministre.

Dans la cour, le premier écuyer hèle les deux palefreniers. Ils s'en viennent gauchement, en serrant la longe près du garrot des animaux apeurés. Il approche du plus grand, saisit les rênes. D'un bond, il est en selle et parle à l'oreille d'Éden. L'éta lon claque des sabots et se faufile entre les embarras voisins. Docile, la jument le suit sans broncher.

— Calme, calme, tout va bien, souffle le jeune homme.

Il s'apprête à offrir à son protecteur un exposé sur ses conquêtes, quand Mazarin étouffe sa parole d'un geste :

— Fort bien, Fouquet, ce sont de beaux chevaux. Ramenez-les et revenez plus tard !

La tête lourde et les yeux irrités par le soleil, le cardinal remonte déjà vers ses appartements quand une silhouette bouillonnante dévale les marches.

— Marie ? Marie ! Où donc vous précipitez-vous avec tant de fureur ?

— Que Votre Excellence veuille bien me pardonner. J'accourrais pour ces deux chevaux. Puis-je les voir ? Les toucher ? Ils sont tellement beaux !

— Ils viennent de rentrer aux écuries à l'instant, mon enfant.

— Mon oncle, pour qui sont-ils ? Nous accompagneront-ils pendant le voyage ?

Mazarin se rembrunit, puis :

— On vient de m'envoyer de Rome des soieries somptueuses. Venez chez moi afin que je vous les montre.

*

Sagement assise sur une chaise en velours, Marie patiente. Depuis qu'elle est à Paris, elle a contemplé sur les tapisseries au moins autant de bergers et de moutons, de bergères et de dragons, qu'elle a passé d'heures dans cette antichambre. Le

cardinal lui a demandé de l'attendre là. Deux des trois sabliers qui ornent sa cheminée ont déjà laissé filer leurs grains de sable. Quel tour lui réserve-t-il encore ? L'apothéose de la réussite qu'il construit pièce à pièce depuis sa venue en France ?

Fils aîné d'Ortensia et de Pietro Mazzarini, modeste intendant romain du connétable Colonna, Giulio Mazzarini parle latin, italien, français et espagnol avec la même aisance. Il est allé conquérir la chance que l'Italie lui boudait de l'autre côté des Alpes, en France, où le cardinal Richelieu a immédiatement repéré ses talents de diplomate et de négociateur. Nommé cardinal, sans jamais avoir été prêtre, puis ministre d'État et Premier ministre par la régente Anne d'Autriche, il n'a eu de cesse, dès lors, de regrouper autour de lui les éléments dispersés de sa famille, ses sœurs devenues veuves, accompagnées de leurs enfants. Pour séduire la cour, la reine et les riches partis qu'il souhaite leur voir épouser, il leur a enseigné à être toujours disponibles, souriantes, légères. Olympe cultive naturellement le don de s'imposer aux premières places. Marianne, la cadette, s'y illustre fort bien aussi, jamais à court de bons mots, de facéties qui divertissent la reine. Hortense et Marie s'y efforcent, sans grand succès pour l'heure. Marie surtout est trop impulsive. Ses réactions abruptes surprennent, elle le sait. Tout à l'heure, elle a encore bousculé son oncle, sans le vouloir. Des bruits de pas s'empressent au dehors. Elle se redresse lentement. La venue du cardinal, comme celles de toutes les personnalités, est toujours annoncée par un grand remue-ménage. D'abord les laquais, puis les secrétaires et les conseillers s'affairent autour du Premier ministre, dans un courant de velours et d'air. Mazarin a pris le temps de rafraîchir sa tenue et de rosir ses joues. Elle s'étonne de cet honneur.

— Ah, ma nièce, je suis confus de vous avoir fait attendre, mais venez, approchez, approchez ! Mes estafettes m'ont rapporté des trésors : des brocarts, des damas, des taffetas, des voiles arachnéens. Venez, touchez ! Des splendeurs !

Le Soleil et la Cendre

Marie contourne la table de marbre et rejoint son oncle près de la fenêtre. Avec une volupté à peine contenue, Mazarin palpe les rouleaux de tissus aux teintes somptueuses.

— *Ma quella finezza!* Il n'y a que l'Italie pour concevoir une telle richesse. Savez-vous d'où viennent ces *meraviglia*? De chez mon ami, le connétable Colonna. Il m'a envoyé tout cela et il a précisé : en cadeau pour les plus belles de vos nièces ! *Le più belle!* Vous imaginez, Marie ! L'homme le plus puissant de Rome pense à notre famille !

Elle fixe, sans le regarder vraiment, le cardinal, qui lui consacre pour la première fois un temps inhabituel. Il parle italien, comme souvent. Elle saisit à peine les mots qui reviennent en boucle : Rome, palais, princes, fortunes. Tout cela ne la passionne guère et elle continue de creuser le sillon qui l'intéresse :

— Ces beaux chevaux andalous, mon oncle, à qui les réservez-vous ?

Le débit volubile du cardinal s'interrompt. Il la regarde, comme s'il la voyait pour la première fois, et articule lentement sans la lâcher des yeux :

— Au roi, bien sûr, Marie. Les trouvez-vous à votre goût ?

— Tout à fait, répond-elle. Pourrais-je en monter un pendant le voyage ?

Mazarin dévisage sa nièce. Elle a les traits impertinents de son père, Lorenzo Mancini, qu'il a peu connu et peu apprécié. L'instant est venu de lui dire :

— Cela me semble difficile, voire impossible... Nous partons demain. Vous et moi.

Marie sent le rouge lui monter aux joues :

— Vous et moi, mon oncle ? Mais le roi ? Et la reine ? Et tous les autres ?

— Nous partons les premiers, Marie, nous allons ouvrir le chemin, ensemble. Cette mission de pionnière va vous captiver, j'en suis sûr.

La faute aux lourds parfums de cuir et d'encens ou à l'air confiné de la pièce, Marie suffoque soudain. Un étau lui prend les tempes.

Les chevaux du roi

— Avec vous ? Mais quand ?

— Demain, à l'aube. Vous irez m'attendre à Fontainebleau tandis que j'achève quelques affaires. La Saint-Jean est la meilleure saison. Les nuits sont courtes et les aubes propices aux voyageurs.

— C'est impossible, monseigneur. Personne n'est prêt. La cour n'a pas prévu de partir avant un mois.

— Je le suis, et vous êtes de ma maison. Vous venez avec moi.

Marie perd pied. Ses doigts se crispent sur la pièce de tissu. Sa vie est comme ce voile, suspendue et fragile. À vouloir le retenir, elle risque de le voir se déchirer. Elle essaye de raisonner :

— Nous rentrons à peine... Mes malles ne sont pas faites.

— Vous les referez. Ma maison est à votre disposition. Et peu d'effets suffiront dans un premier temps. Madame de Venel y pourvoira. Elle voyage avec nous.

Marie pense avoir trouvé la parade.

— Mais elle ne peut laisser seules mes sœurs...

— Vous avez raison, Hortense et Marianne viennent aussi.

Mazarin pare chacune de ses défenses. Quel élément de dernière minute le contraint-il de l'éloigner si hâtivement ? Peut-être la discussion provoquée par Louis il y a quelques jours pour demander officiellement sa main ? Tous deux imaginaient que son oncle voyait d'un bon œil leur inclination réciproque. Ses plus fervents admirateurs, Vivonne, de Guiche l'en félicitaient déjà, pariant sur la date des accordailles. Les larmes aux yeux, elle s'efforce encore de le convaincre :

— Ah, monseigneur, pourquoi nous bousculer ainsi ? Quelle urgence vous pousse ?

— N'épiloguons plus, ma nièce. Nous poursuivrons en route nos discours, coupe Mazarin sèchement.

Dans un éclair de rébellion, Marie brandit l'ultime parade :

— Ah, monseigneur, puisque le roi m'aime, il ne voudra pas que je parte !

Le Soleil et la Cendre

— Le roi le voudra, madame, quand je lui aurai parlé. Il comprendra, car il en fait grand cas, que tel est l'intérêt du royaume et que cette passion-là, comme vous l'eussiez dû comprendre depuis bien longtemps déjà, doit triompher de toute autre, fût-ce de sa vie même, répond le prélat sur un ton courroucé.

Au milieu de cette pièce trop grande, trop sombre, Marie sanglote maintenant comme une enfant. Pour tenter peut-être une dernière fois de l'attendrir, elle murmure :

— J'obéirai, monsieur, mais votre cruauté me brise le cœur.

— Tant que vous serez sous ma protection, vous ne saurez rien de la cruauté, ma nièce. Tenez-vous prête !

Rouge, les yeux gonflés de larmes, Marie quitte la pièce sous le regard impassible des laquais et redescend les escaliers en titubant jusqu'à ses appartements. Le cardinal a pensé à tout. Madame de Venel a déjà réquisitionné trois chambrières et s'active, en maugréant, à leur faire plier dans des malles les effets de ses pupilles. Dans la cour carrée, les hirondelles tournent en criant sous un ciel bleu acier.

III

Adieux

Paris, cour du Louvre, le lundi 22 juin 1659

L'annonce tombe comme la foudre à l'horizon des cadettes Mancini. De quel crime les accable-t-on pour les séparer ainsi de la cour ? La petite Marianne tempête pour demeurer près de la reine. Mais le cardinal demeure inflexible. Éloigner Marie seule ne ferait qu'accroître le scandale. Il espère pour le moins que la précipitation du départ étouffera à temps la rumeur. La France est un grand royaume où la distance finira par éteindre ces coupables feux. Et s'il n'y suffit pas, il saura aller plus loin encore.

Toute sa vie durant, les mêmes gestes, les mêmes images, les mêmes sensations remonteront à l'esprit de Marie au souvenir des adieux. L'aube se lève, encore blanche, sur les berges de Seine. Plusieurs voitures stationnent dans la cour devant le guichet. Les piaffements des chevaux résonnent dans sa tête. Elle n'a pas fermé l'œil de la nuit. La veille au soir, elle a attendu, cherchant vainement à voir le roi. Il restait en compagnie de sa mère derrière les portes closes surveillées par des gardes en uniforme. Elle a fini par obéir à madame de Venel et a consommé ces dernières heures en sanglotant dans son oreiller.

Au petit matin, Louis est à sa porte. Le cœur empli d'un fol espoir, elle se porte au-devant de lui, radieuse, pensant qu'il vient, d'un geste, comme le chevalier, la délivrer de ses entraves.

Le Soleil et la Cendre

Mais à son air défait, elle comprend que les rois aussi portent des chaînes. Pâle et abattu, la main crispée sur la garde de son épée, il l'escorte, les yeux baissés. Trois mètres derrière eux suit le vieux Guitaut, l'âme damnée de la reine, ses larges mains posées sur son baudrier. Il ne lâche pas du regard son roi. Marie tremble de tous ses membres, mais Louis ne fait rien pour empêcher son départ. De plus en plus embarrassé, il récite ce qu'Anne d'Autriche lui a répété la veille : « Ce n'est que l'affaire de quelques jours ». Marie part la première avec son oncle. Très bientôt, ils se retrouveront. Et d'abord, ils pourront s'écrire. La reine l'a promis.

Mais ces serments ne la convainquent pas. Quand ils seront séparés, tout peut arriver. On trompera le roi, on le détournera de son amour. Devant le carrosse, à l'instant des adieux, leurs sanglots se mêlent, mais ils n'ont pas le même sens. Pour lui, c'est de résignation, pour elle, de rage. Et quand elle lance, exaspérée : « Ah Seigneur, vous êtes le roi, vous pleurez, et je pars ! », les échos de son cri se perdent sous les voûtes de la cour Carrée. Mazarin a tout prévu. Tandis que Guitaut donne ordre au cocher de fouetter les chevaux, un palefrenier amène deux montures sellées. Le capitaine des gardes invite son souverain à enfourcher son destrier. Les nièces du cardinal méritent une escorte royale. Louis aperçoit quelques instants encore le visage défait de Marie. Le vent de la course sèche ses pleurs. Aux portes de la capitale, Guitaut lui fait signe. Sagement il rebrousse chemin.

*

Maintenant Marie avance, malgré elle, emportée avec ses sœurs dans la voiture du cardinal, qui file au train d'enfer de ses six chevaux noirs. Son oncle est attendu pour affaires à Vaux et elle se réjouit à l'idée de retrouver le surintendant Fouquet, un ami solide et prévenant qui encourage ouvertement ses amours avec Louis. Ils franchissent la barrière Saint-Antoine alors que les charrettes des maraîchers passent lourdement

Adieu

chargées en direction du ventre de Paris. Porté par un mur mouvant de cheveau-légers, le carrosse se fraie un chemin à travers une marée animale et humaine. Jules Mazarin, qui s'est jusqu'alors tenu à cheval à l'avant du cortège, revient à cet instant à leur hauteur et se penche vers la portière. Avec sa promptitude habituelle, la petite Marianne se démène pour lui rendre son salut. Comme elle croise le regard du cardinal, Marie s'efforce de lui sourire tandis qu'Hortense demande :

— Ah, mon oncle, la chaleur est déjà à peine supportable. Arriverons-nous bientôt à Vaux ?

Tout en serrant les rênes d'un solide genêt d'Espagne, il dit sur un ton qui n'admet pas la réplique :

— Voyons, ma nièce, je ne vous contraindrai pas dès le premier jour à semblable détour. Je fais une halte à Vincennes avant de passer chez monsieur le surintendant et je vous rejoins à Fontainebleau. Montrez-vous dociles avec madame de Venel. Elle m'en rendra compte à mon arrivée.

Et, sur un signe du premier écuyer, la troupe grise des mousquetaires s'éloigne au galop. Désolée, Marie comprend que désormais les affaires de l'État se régleront sans elle.

IV

La Saint-Jean-Baptiste

Paris, palais du Louvre, le mercredi 24 juin 1659

A Paris, la Saint-Jean-Baptiste marque l'apogée de cet été 1659. Onze ans après le dernier bûcher allumé place de Grève par Sa Majesté en personne, l'ancienne bacchanale remplit de plus en plus les églises pour la messe et un peu moins les bals illuminés aux chandelles. À l'aube de ce jour, Jean-Baptiste Colbert franchit le perron et monte dans la chaise à porteurs qui l'attend. Le cardinal aime les convocations matinales. Son intendant compte parmi les rares compagnies capables de lui offrir des nourritures intelligibles claires entre chien et loup. Il n'y a que quelques centaines de mètres de chez lui rue Neuve-des-Petits-Champs à l'angle de la rue Tubeuf, où il se rend, mais il ne veut pas souiller ses souliers neufs. L'esprit satisfait, il songe que cette nouvelle et fort onéreuse demeure où il vient d'emménager le met au plus près des princes et des notables, entre le Louvre et le palais Mazarin.

Colbert compense la faiblesse de ses traits par une mise impeccable. Le col bien ajusté de sa redingote sans ruban ni dentelle et ses cheveux noirs bien coiffés malgré la tonsure font oublier son regard tombant et ses joues flasques. Le dos droit et les genoux serrés sur les coussins de velours pour rattraper sa petite taille, il tient contre lui un épais porte-document fermé par plusieurs liens de toile épaisse et se renforce vers l'arrière

au moment de passer le porche étroitement gardé. Comme chaque matin, la cour du palais est déjà la scène d'un ballet sonore de valets, de mousquetaires et d'estafettes, en partance pour l'une des nombreuses villes dont le cardinal est également le gouverneur. Sans lâcher un regard à quiconque, l'intendant monte les étages à petites enjambées rapides jusqu'aux appartements cardinaux, laissant sur sa gauche l'escalier menant à la galerie, où s'entassent les œuvres d'art que son maître lui fait acheter à prix d'or. À cette heure matinale, le cardinal travaille dans sa bibliothèque, où il aime à voir le jour se lever sur ses jardins. L'huissier de faction à la porte l'introduit silencieusement dans la salle aux vastes croisées. Les sourcils froncés, la barbe naissante, le cardinal a pris dans son secrétaire un parchemin qu'il agite en l'air à son arrivée sans le saluer :

— Colbert, est-ce ainsi que vous clôturez les comptes de nos abbayes ? Pourquoi les revenus de Saint-Victor ont-ils à ce point diminué ?

La mine grasse, Colbert s'incline devant son maître :

— Je vous présente tous mes hommages les plus humbles, monseigneur, et je vous dois toute la vérité, fût-elle médiocre. La multiplication des soulèvements en porte l'entière responsabilité. Votre neveu, le duc de Mercœur, a été contraint de nommer de nouveaux consuls et d'armer tout spécialement une galère venue de Toulon, ce qui a suscité les levées de boucliers de ceux qui prétendent défendre les privilèges de la ville de Marseille.

— Comment ! Une nouvelle Fronde ? tempête le cardinal en fronçant les sourcils. L'indiscipline, toujours l'indiscipline, Colbert, c'est intolérable ! Ne pouvons-nous armer une garnison supplémentaire capable de mater dans l'heure ces indocilités et ces troubles ?

Les épaules rentrées face au cardinal qui le domine d'une tête, Colbert mime la grimace d'un condamné forcé d'avaler du vinaigre.

— Impossible dans l'immédiat, Votre Éminence, où trouverions-nous les fonds ? Les indisciplines sont quotidiennes

de la part des gens du peuple, comme des notables. Malgré l'honneur que vous lui fîtes de lui accorder audience à Lyon en février dernier, l'insolent Niozelles continue de défier l'autorité du roi. Ses partisans ont assassiné un bourgeois proche de notre ancien consul, Vento de la Baume. Les perceptions risquent d'être plus faibles encore à la remise des prochains comptes.

— C'est inconcevable ! Priez monsieur de Mercœur de convoquer aussitôt ce félon devant le parlement et demandez-lui d'exercer une surveillance toute particulière à son encontre. Selon qu'on les caresse ou qu'on les châtie, il suffit de quelques esprits pour lever ou, au contraire, mater les plus incontrôlables rébellions.

Mazarin replie les portes avec soin, vérifie la fermeture du meuble, effleure avec sensualité la frise de pampres et de raisins taillés dans le bois sombre et revient s'asseoir à son fauteuil devant sa table de travail. Il parcourt encore lentement le livret de comptes avant de revenir à la charge :

— Et ceux de Moissac ? Quel motif justifie leur amputation de cinq mille livres, pour le moins ?

L'intendant commence à retrouver son sang-froid :

— Vous connaissez la spécialité du duché de Guyenne. Les gelées printanières sur les bourgeons des vignes ont fait chuter la production de plus de moitié, avec les pertes qui s'ensuivent. Depuis le début de l'année 1658, il semble que les saisons se dérèglent. Le froid perdure, les récoltes sont maigres, le prix des blés monte régulièrement, ce qui affole les pauvres gens.

— Il appartient aux trésoriers et receveurs de trouver des compensations quand les aléas climatiques font faiblir la collecte, monsieur l'intendant. Les subsides ne manquent pas en ce royaume. Chacun doit donner le meilleur de lui-même pour parachever notre œuvre de paix pour la France et pour l'Europe.

Colbert semble trouver un nouveau souffle. Il se hisse sur la pointe de ses petits pieds bien alignés sur le parquet pour suggérer :

— Nous nous y efforçons, Votre Éminence. Si, par la faute des intempéries, l'impôt ne s'exerce pas sur la production, il peut remonter à la source. Monsieur de Fontenay, votre nouvel intendant en Haute-Guyenne, vient justement de me proposer quelques ébauches de taxes sur le bois assez prometteuses. Bien que conçues à l'usage de ses juridictions, elles pourraient fort bien s'étendre sur toutes nos provinces.

Mazarin s'adoucit un peu et l'invite à prendre place sur le tabouret placé à ses côtés.

— Je connais vos bonnes relations avec la généralité de Montauban, monsieur. Il faut bien veiller en ce domaine à ce que ces taxes paraissent d'abord indolores, afin de les présenter comme modèles au moment de les généraliser aux autres populations. Conservez bien tous ces rapports qui nous sont fort utiles.

Un étroit sourire plisse les lèvres de Colbert tandis qu'il avance vers la table et y dépose son volumineux dossier.

— Monsieur de Fontenay me tient régulièrement informé. J'ai à ce propos avec moi un document qui pourrait aller en ce sens...

Mazarin soupire en considérant l'épais document :

— De quoi s'agit-il ?

— D'un vaste plan de réformes des finances de l'État, Votre Éminence.

— Oh là, rien moins que cela, monsieur, notre surintendant ne m'a rien dit de ce projet. Ne le lui avez-vous point soumis ?

— C'est-à-dire, monseigneur, que monsieur Fouquet ne me semblait pas devoir l'entendre le premier.

— Allons bon, monsieur, et pourquoi ? fit Mazarin, en haussant les sourcils. Vite alors, car je vais devoir vous laisser...

Rougissant comme une pucelle à son premier bal, l'intendant se lance avec conviction :

— Au risque de provoquer votre ire, monseigneur, je dois d'abord vous rappeler quelques faits mieux connus de vous que de moi. Depuis quarante ans, la France sombre dans la gabegie et la misère. Les fermes ont augmenté de près du tiers, les péages

et octrois ont doublé, les denrées alimentaires sont frappées de taxes de toutes sortes. Nos caisses sont vides et le produit de tous nos impôts est déjà consommé jusqu'en 1661. Bref, nous sommes au bord de la faillite !

— Vous y allez rudement, Colbert ! toussote Mazarin.

— Oui, Votre Éminence, je suis sévère, mais je travaille sur ces chiffres toutes les nuits depuis des mois et je crois tenir la solution, exulte Colbert, qui croyait déjà son heure venue. J'ai imaginé un vaste plan de refondation de nos finances afin d'ébaucher l'idée d'un budget annuel de l'État de sorte que le faible ne soit pas floué et le riche soulagé. Le riche est beaucoup trop riche et le pauvre beaucoup trop pauvre. Ni l'un ni l'autre ne peuvent payer l'impôt : le premier car il s'en exonère, le second car il n'en a pas le premier sous. Il faut corriger ce déséquilibre. Il faudrait dans un premier temps dresser l'état de toutes les impositions, puis celui de toutes les charges et dépenses strictement nécessaires...

— Je ne rejeterai pas l'ensemble de votre noir tableau, mais nous n'arrivons pas encore à ce point d'indigence...

— Que nenni, monseigneur, nous y marchons tout droit si nous poursuivons notre fuite en avant. Car je ne vous ai pas dépeint les malversations qui finissent de pourrir le royaume. Depuis quelques années, les rênes sont entre les mains d'un homme et de quelques-uns qui ne cessent d'aliéner les biens du roi et du royaume en créant de nouveaux offices et en cédant des rentes pour s'enrichir, eux-mêmes et leurs vassaux... Ceux-là goûtent les douceurs et les avantages depuis un trop long temps.

Bien qu'il soit passé maître dans l'art de dissimuler, Mazarin doit faire un notable effort pour ne pas manifester son mécontentement. Colbert met le doigt sur des foyers d'infection qu'il ne veut pas soulever pour ne pas être contaminé lui-même.

— Halte là, monsieur Colbert, nous vous demandons de tenir nos comptes, pas de mener des enquêtes. Avez-vous fait part de vos inquiétudes à Fouquet ?

Colbert se trouble et secoue la tête négativement.

— Alors je vous conseille de le voir directement et de revenir ensemble vers moi par la suite, tranche Mazarin. J'ai pour ma part un autre grand projet pour lequel je vous ai fait mander et dont je dois dans l'heure achever les préparatifs avant de retourner à Vincennes, où j'ai ce soir l'honneur de recevoir Leurs Majestés. Vous savez que notre voyage aux Pyrénées se prépare. Je pars demain à la Bidassoa au-devant du Premier ministre Don Luis de Haro pour négocier la paix avec l'Espagne et la main de l'infante. Ce traité rétablira, j'en suis certain, la prospérité qui vous chagrine. Vous demeurerez à Paris où j'ai grand besoin de vous.

— C'est un grand honneur pour moi, Votre Éminence, que de veiller sur vos intérêts à Paris et ailleurs, articule lentement Colbert, avec une mine qui dément ses propos. Et quand vos manœuvres se concluront, comme nous le souhaitons tous, heureusement, où le mariage aura-t-il lieu ?

Comprenant que ce rôle de magasinier ne comble pas de bonheur son ambitieux intendant, le cardinal reprend avec plus de souplesse :

— Eh bien, à Bordeaux, je l'espère, comme pour les précédentes noces royales de 1615 entre notre reine et son défunt souverain. À ma droite, dans le meuble que vous voyez près de vous, se trouvent les récits des dernières entrées royales. Vous vous en inspirerez pour finaliser les commandes que je vous passerai d'ici là. Les carrosses, les mobiliers de voyage font défaut dès maintenant. Il faudra aussi des livrées pour les chevaux et les hommes, des dais et des tentures pour pavoiser les rues... Des gants, des éventails, des horloges et des bijoux, beaucoup de bijoux pour offrir aux dames de la cour et à la jeune reine... J'aurai le temps d'y réfléchir pendant les prochains jours. Bien sûr, je vous ferai venir dès que cela sera possible et vous aurez toute latitude ici pour achever votre enquête et m'en présenter alors les conclusions, promet fielleusement Mazarin.

— Rien ne me comblerait plus que d'avoir l'honneur d'assister à ces noces, monseigneur, car vous savez combien j'attache d'importance à la bonne réalisation de vos projets, dit Colbert en s'inclinant avec obéissance. À quand estimez-vous ces échéances ?

La Saint-Jean-Baptiste

— Pour les commandes, voyez dès maintenant les carrossiers, les tapissiers, les selliers.

— Comment les paierons-nous ?

— De promesses pour l'heure, car, comme vous le dites, nous n'avons pas un sou.

— Et pour ma venue ?

— Plus tard, plus tard... La date du mariage n'est pas encore avancée. À l'automne, si tout se passe comme prévu. Je vous tiendrai informé, bien sûr, dit Mazarin en agitant la sonnette posée sur son bureau. Bernouin fait irruption comme s'il n'attendait que ce signal pour bondir hors de l'antichambre. Le fidèle valet porte un fin dossier résumant les fonctions, services et requêtes du prochain visiteur, qu'il remet au cardinal.

— Bernouin, faites entrer ma prochaine audience et préparer mon carrosse. Nous dormirons ce soir à Vincennes. En raccompagnant monsieur l'intendant, vous signalerez à la conciergerie de lui autoriser l'accès à ces lieux pendant mon absence. Il recevra mon courrier et mes fournisseurs. Voilà, tout est dit. Merci, Colbert.

L'intendant s'incline et sort dans les pas du valet qui le raccompagne en silence jusqu'au bas des marches. Hormis auprès des grands, Colbert ne fait rien pour se rendre aimable, ce qui ne lui attire pas les amitiés subalternes. La chaise à porteurs stationne dans la cour. Le commis y monte et repart, indécis, conscient d'avoir manqué sa cible, mais soulagé malgré tout de cette première avancée. Sa place est ici, entre les murs du palais Mazarin. Le grain est semé. Le déplacement en grand train de la cour en province ne fera que creuser les déficits. Trop passionné par ses artistes, ses bâtiments et ses femmes, Fouquet ne cessera pas demain son dispendieux manège. Et quand la bourse et les poches des puissants seront vides, le cardinal se souviendra de ses analyses et reviendra quémander l'argent auprès de lui. Il sera alors temps de s'affirmer et de développer ses positions à ses côtés. Au vu de tous ces préparatifs, il espère des larmes au prochain bal de la Saint-Jean.

V

Les chemins de la paix

Fort de Vincennes, le mercredi 24 juin 1659

Leurs Majestés quittent Chantilly ce matin, juste après la messe, pour honorer l'invitation à souper de Son Éminence à Vincennes. La reine et Monsieur prennent place en carrosse tandis que le roi, pour apaiser sa mauvaise humeur, les devance sur un bai brun d'Espagne. Quarante mousquetaires les accompagnent, dont le lieutenant d'Artagnan, chevauchant fièrement au côté de Sa Majesté. L'escorte dégage rapidement les routes et la troupe arrive en vue des tours dans le courant de l'après-dîner. Louis goûte assez peu ce séjour. Une forteresse héritée de lointains ancêtres dont les allures de prison lui rappellent toujours ses frissons d'enfant au temps de la Fronde. C'est là que Mazarin et Anne d'Autriche s'étaient réfugiés derrière les créneaux et le pont-levis et qu'il s'endormait, terrorisé à l'idée que le peuple puisse un jour entrer à nouveau dans sa chambre, pendant son sommeil. À la fin des troubles, le cardinal, devenu gouverneur, s'est approprié les lieux. Côté sud, l'architecte Le Vau a transformé la tour du Bois en un arc de triomphe et a construit pour la reine une nouvelle demeure richement aménagée, mais l'ombre épaisse du donjon n'en continue pas moins de flotter sur l'élégant pavillon.

En hôte prévenant, le cardinal déploie pour les accueillir le tapis rouge. Il a quitté l'habit cardinal pour une veste sombre

Le Soleil et la Cendre

ornée d'un jabot au point de Venise qui lui sied fort bien. Louis XIV a déjà sauté de cheval et tendu les rênes au premier écuyer venu à sa rencontre. Très raffiné dans son pourpoint tout incrusté de dentelle, Monsieur s'avance le premier hors du carrosse pour aider la reine à mettre pied à terre. Malgré les inconforts du voyage, Anne d'Autriche a aussi voulu faire honneur à son hôte. Elle porte une robe amarante dont le décolleté forme un gracieux drapé. Le vent de la course n'a pas décoiffé son chignon tressé de pierreries et ses boucles savantes. Un fil de perles et des ferrets assortis gomme subtilement l'empatement de son menton. Après s'être incliné devant elle et l'avoir complimentée pour sa grande beauté, Mazarin lui tend le bras et l'emmène dans les jardins que monsieur Le Nôtre vient d'achever. Tous deux admirent le talent du jardinier qui sait décliner à l'infini les broderies de buis, tandis que les deux garçons visitent les écuries, où le grand écuyer leur fait essayer les destriers qu'il vient de ramener d'Espagne. Philippe demeure dans l'enceinte cependant que Louis, insatiable, pousse dans les lices voisines, sous l'escorte de D'Artagnan.

Le soleil s'attarde encore sur les parterres quand ils se retrouvent dans les salons ouverts sur les jardins. L'air embaume en cette nuit de la Saint-Jean. Entre les audiences et les préparatifs du voyage, le cardinal a pris le temps d'imaginer une mise en scène à la fois intime et somptueuse pour ce repas, le dernier partagé avant son départ pour les Pyrénées. À leur entrée dans la grande salle dorée par le couchant, huit violons et un *continuo* jouent déjà la sérénade. Des jardinières emplies de fleurs parfumées embaument la pièce illuminée. Anne d'Autriche, pourtant habituée aux magnificences, ne se lasse pas d'admirer sur la table richement dressée les plats de vermeil, les coupes et les rafraîchissoirs en cristal de Venise. Mazarin a pensé à contenter chacun. Corbeilles de fruits, plats de petits pois et d'asperges, œufs frits ou en sauce, viandes et rôtis en quantité. Les services se succèdent dans un raffinement de vaisselle. La plupart repartent presque intacts. Anne les regarde à peine ; Philippe picore du bout des doigts ; Jules ne touche à rien et trempe seulement

Les chemins de la paix

ses lèvres dans un verre de vin de Loire rafraîchi ; même l'appétit légendaire de Louis semble pour une fois limité et ses maladresses trahissent son impatience. Car, malgré les fastes de cette soirée d'été, trop d'enjeux essentiels tordent le fil de l'avenir.

Après trente années de guerre qui ont ensanglanté le continent du nord au sud, après vingt-quatre années de batailles meurtrières entre la France et l'Espagne, après dix années de négociations avortées et d'espairs déçus, enfin les chemins de la paix se dessinent en Europe. Malgré elle, depuis ses noces avec Louis XIII, Anne d'Autriche, infante d'Espagne et du Portugal, princesse des Pays-Bas, devenue reine de France et de Navarre, incarne le conflit fratricide qui oppose la maison catholique des Habsbourg, régnant sur l'Espagne et le Saint Empire germanique, et les États protestants de l'Europe. Le conflit, longtemps tenu sous le boisseau, a éclaté quand la France, bien que catholique, s'est alliée aux Provinces-Unies et aux pays scandinaves pour tenter de réduire la puissance des Habsbourg. En 1635, le cardinal Richelieu a attaqué l'Espagne sur le front des Pays-Bas espagnols, coupant toute relation entre la reine et son jeune frère, Philippe IV, devenu roi d'Espagne et souverain des Pays-Bas en 1621.

Comme elle, Mazarin a grandi et mûri avec cette belliqueuse présence. À vingt-sept ans, le jeune secrétaire du pape lançait son cheval au galop entre les armées espagnole et française, en criant « *Pace ! Pace !* ». Et c'est sur cette réputation, alors qu'il négociait au nom du légat pontifical les trêves avec l'Espagne, que l'Italien a convaincu la nouvelle régente de le nommer Premier ministre après la mort de Louis XIII, en 1643. Dès lors, tous deux s'efforçaient pas à pas de marcher vers l'apaisement. Quand nul n'y croyait plus, il la soutenait encore, plaçant ses pions sur la grande carte de l'Europe. Le temps de la paix semblait de plus en plus accessible. La bataille des Dunes, près de Dunkerque, remportée le 14 juin 1658 par le vicomte de Turenne sur les armées espagnoles, avait fait vaciller le puissant empire des Habsbourg. Pour le faire encore mieux basculer, Mazarin avait tissé une large toile. Au Sud, les liens avec le

Le Soleil et la Cendre

Portugal avaient été renforcés contre la promesse de l'aider à obtenir son indépendance. En contrepartie, ce petit royaume agissait continuellement contre le roi de Castille, ainsi qu'ils qualifiaient Philippe IV, l'obligeant à maintenir des troupes qui auraient autrement renforcé les positions du Nord. À l'Est, la France aidait les princes allemands, réunis dans la Ligue du Rhin, et contraignait par le traité de Westphalie les armées de l'empereur Léopold I^{er} à ne pas aller soutenir les territoires espagnols. Et enfin, coup de maître politique, la France s'était alliée à l'Angleterre, pourtant gouvernée par le protestant et régicide Cromwell, qui harcelait les ports et galions espagnols, privant l'ennemi de l'argent, indispensable nerf de la guerre.

Mazarin voulait la paix à tout prix : la paix des peuples bien sûr, mais aussi la paix des princes, car pour Anne qui fut à quatorze ans, échangée contre Élisabeth de France, la fille d'Henri IV et future épouse de Philippe d'Espagne sur la rivière Bidassoa, à la frontière entre les deux pays, l'heureuse conclusion de toutes ces luttes passait par une union entre son fils aîné et Marie-Thérèse, sa nièce. La *limpieza de sangre*, cette vertu héritée de l'Inquisition, qui commande aux *vieux chrétiens* de favoriser les unions entre mêmes familles afin de ne pas souiller leur souche avec des *sangs impurs*, confinerait ici au sublime. Philippe IV, qui connaissait bien l'attachement irrationnel de sa sœur aînée pour cette alliance, comptait bien l'utiliser encore comme moyen de pression pour négocier la défaite sans trop souiller le fameux honneur espagnol. L'Espagne se faisait donc prier, gelait autant qu'elle le pouvait l'ouverture des pourparlers. Il y avait pourtant urgence. Les campagnes militaires avaient épuisé les caisses, des émeutes s'étaient levées dans Paris comme aux premiers temps de la Fronde. La paix, la paix seule, et le mariage, pouvaient ramener la prospérité. Mais les monarchies, toutes deux exsangues, ressemblaient à deux monstres mythologiques, épuisés après un combat de Titans, qui s'appuient l'un sur l'autre pour ne pas s'effondrer. Il faudrait bien plier, mais, pour sauver la face, que ce ne soit pas le premier.

Un leurre savamment organisé par Mazarin ouvre enfin la brèche dans la carapace diplomatique. Puisque l'Espagne rechigne, la France va chercher du côté des Alpes. En octobre 1658, la cour se met lentement en route pour Lyon afin de rencontrer une fiancée honnête, à défaut de désirée : Marguerite de Savoie, cousine de Louis par sa mère, Christine de France. Coup de bluff, mais coup de maître qui fait enfin réagir Philippe IV. « *Eso no puede ser y no sera !* » (« Cela ne se peut pas et ne sera pas ! »), s'exclame-t-il en se décidant enfin à envoyer un diplomate. Don Antonio Alonzo Pimentel de Prado débarque à Lyon le 25 novembre, porteur de ce message : « *Le mariage savoyard n'est pas digne du roi de France. Philippe IV, roi d'Espagne, propose sa fille, l'infante Marie-Thérèse, qui a toutes les qualités pour devenir l'épouse de Louis XIV.* » Pendant la même période, un heureux événement dynastique incite les Espagnols à l'optimisme. Après des années de stérilité, Marie-Anne d'Autriche, sa seconde épouse qui est aussi sa nièce, vient de donner au roi Philippe IV un fils vivant, Philippe Prosper, et est enceinte d'un autre enfant. Marie-Thérèse n'est donc plus l'héritière directe du trône d'Espagne et son père peut envisager de la donner pour épouse au roi de France, manière habile de sauver la face après des décennies de guerre fratricide.

Voici donc l'épisode savoyard achevé avant d'avoir commencé et les noces royales enfin à portée de rêve. Les pourparlers entre les deux puissances ont repris en début d'année, d'abord par la visite impromptue du séduisant Don Juan José d'Autriche en mars, puis par l'installation discrète de Pimentel chez Hugues de Lionne, le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, à Berny. Entre les deux hommes, sous la conduite discrète et omniprésente de Mazarin, la partie d'échecs peut commencer. Quelles places restituer, quels échanges imaginer, quels intérêts partager, quels dédommagements calculer, quelle dot envisager ? L'article 23 des préliminaires signés le 4 juin entre Mazarin et Pimentel stipule que Louis XIV épousera Marie-Thérèse et que le cardinal doit partir instamment vers la frontière pour régler avec Don Luis de Haro, son homologue hispanique, les

modalités du contrat. Leurs Majestés se préparent à le rejoindre dès que possible afin de rencontrer l'infante et de célébrer les noces. De la maison du roi, à celles de la reine, de Monsieur, de mademoiselle de Montpensier leur cousine, et de tous les métiers qui les entourent, plusieurs milliers de personnes et de chevaux se préparent pour le voyage. Le cardinal et ses ministres ouvrent la marche de cette victorieuse parade, qui annonce un épilogue prochain et heureux, la paix en Europe et le mariage du roi de France avec l'infante d'Espagne. Raison de plus d'offrir à Leurs Majestés un dernier régal en prélude aux prochaines réjouissances.

Dans le grand salon, un castrat égrène avec virtuosité les *capprici* de Frescobaldi. Les convives l'écoutent d'abord d'une oreille distraite puis, comme le défilé des plats s'achève, quand le chanteur entonne le célèbre *Acclamate de terra* de Cazzati, Anne d'Autriche exprime un enthousiasme qui fait exploser la fausse unité de la soirée :

— Quels élans sacrés et sublimes pour honorer notre Sainte Vierge Marie ! lance-t-elle en se balançant au rythme des subtils mélismes, sous les yeux stupéfaits de ses deux fils, peu habitués à de telles exubérances.

Et comme l'ode se conclut sur une méditation plus recueillie, la reine ferme les yeux et élève les paumes de ses mains vers le ciel :

— *Ah, Maria, tu nostra jucunditas*¹, scande-t-elle en retrouvant l'accent espagnol qu'elle n'a jamais totalement effacé. Oui, mes enfants, nous pouvons prier encore pour remercier la Sainte Vierge afin qu'elle finisse d'exaucer nos vœux.

D'un air entendu, le cardinal dodeline de la tête tandis que Monsieur, docile, se signe. Seul Louis, renfermé sur lui-même, se dérobe à l'invitation en faisant signe à l'officier de bouche de remplir à nouveau sa coupe de vin. La *canzon* pour cornet à bouquin de Lodovico Viadana allège les esprits. Le soleil décline peu à peu par-delà la ligne des jardins. Mazarin, qui

1. « notre félicité »

Table

<i>Épilogue. L'habit de lumière</i>	453
<i>Bibliographie</i>	455
<i>Remerciements</i>	459

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELJN000359.N001
Dépôt légal : mai 2013